Entretien avec Tim Burton

Autor(en): **Burton, Tim / Salvano, Olivier**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): **- (2000)**

Heft 7

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-932550

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

teur et l'apprentie sorcière (le couple Depp-Ricci ne provoque malheureusement pas d'étincelles), tandis que Burton réserve à sa compagne Lisa Marie (Vampira dans « Ed Wood », la Martienne dans « Mars Attacks! ») le rôle tragique de la mère d'Ichabod, condamnée pour sorcellerie à la même mort affreuse que Barbara Steele dans « Le masque du démon » (« La maschera del demonio ») de Bava ! Pas simple…

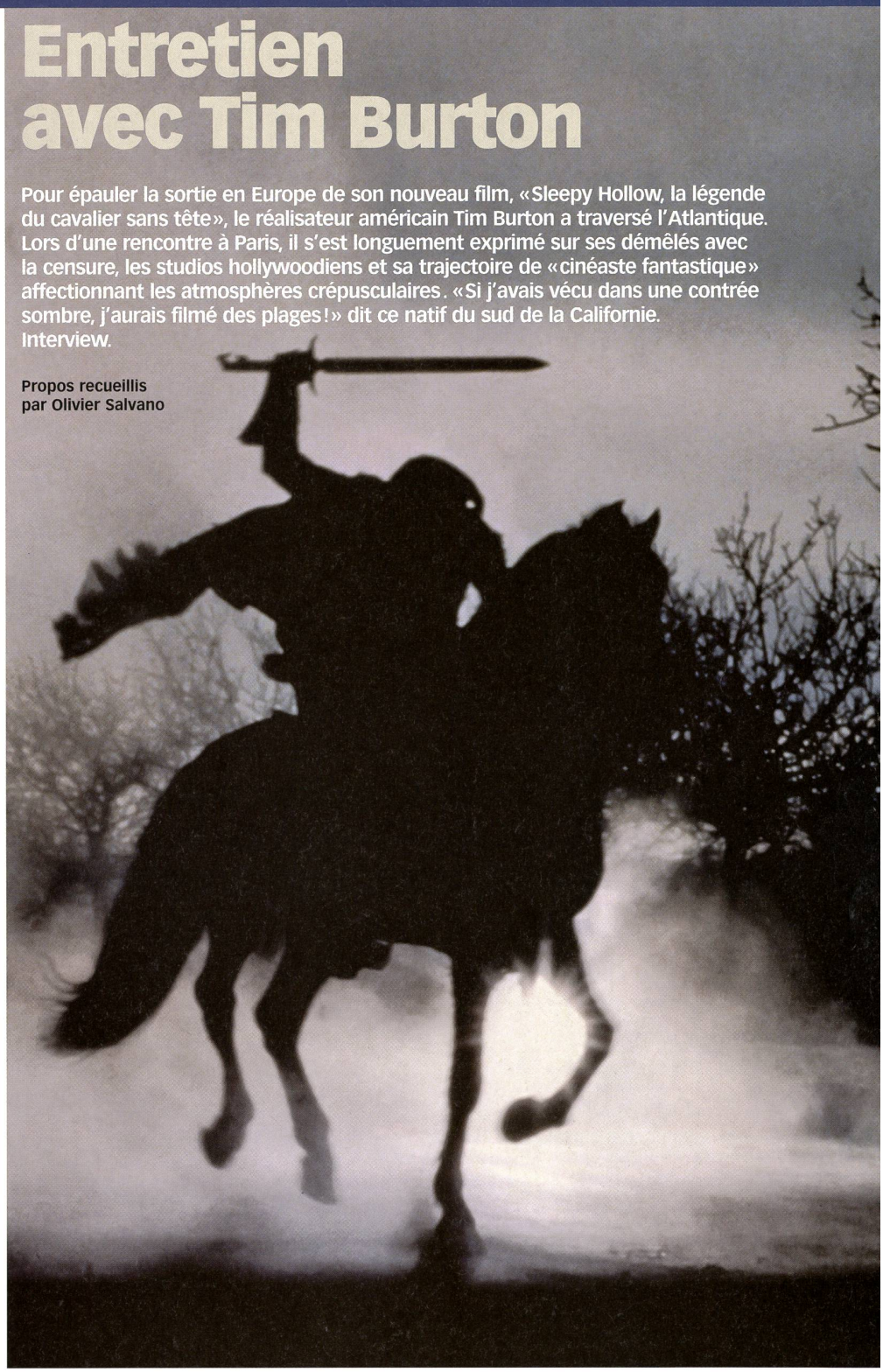
Plus personnel qu'il n'y paraît de prime abord, « Sleepy Hollow » révèle un Burton tenté par la psychanalyse (en principe, Ichabod est délivré de son traumatisme lorsqu'il découvre la liaison hypocrite de Lady Van Tassel avec un pasteur, comme l'était son père). Mais en prisonnier consentant de l'illusion du cinéma, le réalisateur préférera toujours le fantastique à Freud pour exprimer ses obsessions (Ichabod fait découvrir à Masbath sa fascination enfantine pour un phénomène de persistance rétinienne en faisant tournoyer un médaillon à deux faces, avec pour effet d'enfermer un oiseau dans une cage). Entouré de ses comédiens fétiches, de Martin Landau et Mr. Jack dans le prologue à Christopher Lee et Christopher Walken, Tim Burton œuvre désormais en maître d'un univers dont il ne craint pas de révéler jusqu'aux contradictions. ■

Titre original « Sleepy Hollow ». **Réalisation** Tim Burton. **Scénario** Andrew Kevin Walker, d'après The Legend of Sleepy Hollow de Washington Irving. **Image** Emmanuel Lubezki, ASC, AMC. **Musique** Danny Elfman. **Montage** Chris Lebenzon. **Décors** Rick Heinrichs **Interprétation** Johnny Depp, Christina Ricci, Miranda Richardson, Michael Gambon, Casper Van Dien, Lisa Marie, Christopher Walken… **Production** Mandalay Pictures, American Zoetrope ; Scott Rudin, Adam Schroeder, Francis Ford Coppola. **Distribution** Universal (1999, USA). **Durée** 1 h 45. **Sortie** 9 février.

Entretien avec Tim Burton

Pour épauler la sortie en Europe de son nouveau film, « Sleepy Hollow, la légende du cavalier sans tête », le réalisateur américain Tim Burton a traversé l'Atlantique. Lors d'une rencontre à Paris, il s'est longuement exprimé sur ses démêlés avec la censure, les studios hollywoodiens et sa trajectoire de « cinéaste fantastique » affectionnant les atmosphères crépusculaires. « Si j'avais vécu dans une contrée sombre, j'aurais filmé des plages ! » dit ce natif du sud de la Californie. Interview.

Propos recueillis par Olivier Salvano



Le cavalier sans tête, figure légendaire revisitée par Tim Burton

Tim Burton, vous considérez-vous comme un « conteur occidental moderne » ?

Bien que je n'en aie pas beaucoup lus, j'ai toujours apprécié les contes. J'aime la « notion » de conte de fées. J'ai toujours aimé les films peuplés de monstres, en quelque sorte des films d'horreur. Pour moi, ce genre de films est l'équivalent cinématographique des contes. Peut-être parce que j'ai grandi en Californie du Sud, où l'on ne connaît pas du tout certains aspects de la vie tels que les changements de saisons, le temps, l'obscurité… Ces histoires nous permettent d'intégrer ces dimensions à notre existence. ▶

Un enquêteur utilisant des méthodes «scientifiques» (Johnny Depp)

Ichabod Crane (Johnny Depp)
Katrina Van Tassel (Christina Ric

Votre nouveau film est librement adapté d'une nouvelle, The Legend of Sleepy Hollow. Avez-vous éprouvé des scrupules à apporter des modifications importantes à ce classique de Washington Irving?

En lisant un scénario, c'est la première chose à laquelle on pense. Dans ce cas, je ne me suis pas senti gêné. Je n'y ai d'ailleurs pas trop prêté attention, tout simplement parce que c'est un conte et que j'avais vu d'autres versions de cette histoire. Nous avons néanmoins essayé de rester fidèles à son esprit et à son atmosphère où, à mon sens, réside à l'évidence son charme initial: les lieux, les personnages, le cavalier sans tête... Bien sûr, il y a eu des changements, mais ils découlent de ce que m'inspirait l'œuvre d'Irving. S'il s'était agi d'un roman, nous aurions évidemment été contraints à une plus grande fidélité.

Le héros de «Sleepy Hollow», Ichabod Crane, fonctionne avec sa tête et son esprit rationnel, tandis que le cavalier, lui, n'en a pas. Cette confrontation du cartésianisme et de la mythologie a-t-elle influencé votre choix?

C'est la première image qui m'a intéressé dans l'histoire et qui m'a tout de suite frappé. Un homme vit «avec sa tête» et l'autre n'en a pas. C'est un contraste passionnant entre la logique et les choses que l'on ne peut pas expliquer, qui échappent à la raison...

Une fois de plus, il semble que vous vous attachiez à humaniser vos personnages...

Lorsqu'on traite un thème fantastique, c'est en effet une priorité d'introduire des sentiments réels. J'aime qu'il y ait des conflits intérieurs. J'aime le personnage d'Ichabod, son conflit personnel. J'aime le fait qu'il agisse comme s'il savait de quoi il parle, alors qu'en définitive, il doute; ou qu'il s'efforce d'être courageux, alors qu'il ne l'est pas vraiment... Je trouve que ces conflits sont très humains, ils traduisent ce que chacun ressent au quotidien. Encore une fois, dans une œuvre fantastique, il est bon de pouvoir s'identifier aux personnages.

Peut-on déceler une part de vous-même dans l'analyse psychanalytique des rêves et cauchemars du jeune héros?

Eh bien... J'essaie de trouver des liens avec chaque personnage. Sans les considérer comme autobiographiques, je cherche d'eux des éléments auxquels je puisse me référer. Si je peux personnellement me «connecter» à certains aspects des héros, je les ressens d'une manière plus forte et je suis plus en adéquation avec eux. Je les comprends mieux, et c'est comme ça pour tous mes films. J'essaie même de m'identifier à un personnage comme Batman! Avec «Edward aux mains d'argent» («Edward Scissorhands»), c'était toutefois plus facile, puisqu'il s'agissait d'une création.

Vous donnez une image assez sombre de l'Amérique du XVIIIe siècle, aussi obscure que la ville de Gotham City de «Batman». Quels sont vos critères esthétiques fondamentaux?

Je crois que c'est ma réaction et ma revanche contre la Californie du Sud de mon enfance. Si j'avais vécu dans une contrée sombre, j'aurais filmé des plages!

Comment avez-vous réagi lorsque votre film a été interdit aux moins de 17 ans par la censure américaine?

J'ai toujours eu un énorme problème avec la censure. J'étais en colère contre eux. Cette interdiction a été particulièrement douloureuse parce qu'une partie de mon inspiration me vient des contes et des films que je regardais dans mon enfance et qui m'apportaient une aide psychologique. Le fait qu'une grande partie du public en soit privée m'a mis, je le répète, en colère. Il est vrai qu'il existe un vrai problème avec la violence aux Etats-Unis, mais il est particulièrement effrayant de constater qu'on ne fait pas grand-chose pour le résoudre. Il y a très peu de débats sérieux sur la façon de le traiter. Le seul remède trouvé est la censure, ce qui est grave car elle ne résoud rien.

Avez-vous dû couper des scènes...?

L'aspect positif est que le studio m'a soutenu; la décision paraissait si excessive... Mais les responsables savaient qu'il n'y avait rien à faire. C'est tellement absurde et puritain... Ça n'avait pas de sens! Les réalisateurs ont tous des problèmes. Cependant, je pense que le bureau de censure me traite particulièrement mal. Ils m'ont toujours fait plus de difficultés qu'à d'autres, car ils pensent que je suis subversif. Ils sont effrayés par la seule perspective que je puisse faire passer des idées qu'ils ne comprendraient pas...

A quel moment Francis Ford Coppola est-il entré dans le projet «Sleepy Hollow» et quelle a été son influence?

J'ai appris qu'il détenait les droits de la nouvelle de Washington Irving depuis longtemps. C'est un cinéaste qui s'intéresse à beaucoup de choses; il a donc acquis beaucoup de droits (Frankenstein, Dracula...) mais son rôle s'est limité à cet aspect. C'est une sorte de «parrain»!

Le costume du cavalier sans tête rappelle celui d'Edward (aux mains d'argent) et la scène où la mère d'Ichabod s'élève dans l'air avec grâce évoque celle montrant Winona Rider émerveillée par Edward sculptant la glace et la transformant en neige... Ces références à vos œuvres précédentes sont-elles délibérées?

Fête au manoir Van Tassel. Au centre: Katrina (Christina Ricci)

Non, je n'en suis pas conscient. Le meilleur exemple que je puisse vous donner, c'est lorsque je dessine: malgré tous mes efforts, mes dessins portent toujours l'empreinte du même style. Quoi que je fasse, il y a des similitudes entre mes films, même si je m'efforce de ne pas y parvenir consciemment. Tout en faisant des choses nouvelles, des images et des thèmes reviennent…

Johnny Depp incarne un jeune policier à l'esprit cartésien, après avoir interprété un «Edward aux mains d'argent» symbolisant l'innocence et l'introversion, puis un «Ed Wood» bavard et extraverti. De quelle manière le dirigez-vous et qu'aimez-vous dans sa personnalité?

Il se moque de son apparence et me laisse une grande liberté. Certains acteurs se préoccupent beaucoup de leur image, lui non. Il est excellent lorsqu'il s'agit de donner un ton humoristique à un propos tragique. Il est très ouvert et aime les expériences nouvelles, et se révèle tout à fait capable de relever ce genre de défis. J'aime travailler avec lui; nous sommes en osmose et nous nous comprenons très bien.

Vos personnages sont toujours très romantiques, sensibles, innocents ou solitaires. Que vous inspirent-ils?

J'aime ces personnages, car d'une certaine façon, je suis de la même veine qu'eux, ou du moins m'est-il arrivé d'éprouver les mêmes sensations. A travers eux, j'essaie de faire quelque chose pour moi. Si je ne ressens plus maintenant autant le poids de la solitude, ce sont des sentiments qui m'habitent encore, même après avoir trouvé le bonheur.

Votre femme, Lisa Marie, interprète la mère du détective. Dans «Mars Attacks!» et «Ed Wood», vous lui avez offert des beaux personnages secondaires. Tenez-vous à ce qu'elle joue dans vos films et comment choisissez-vous ses rôles?

C'est amusant et plaisant de tourner avec elle. Nous sommes souvent loin l'un de l'autre, c'est donc un moyen de nous voir un peu plus! C'est une relation privilégiée que je n'ai avec personne d'autre. On peut parler de beaucoup de choses, donc j'aime qu'elle soit là. Mais il ne me viendrait jamais à l'idée de lui proposer quelque chose qui ne serait pas exactement pour elle.

Votre film «Mars Attacks!» tournait en dérision le patriotisme outrancier d'«Independance Day». Comment avez-vous interprété le succès international du film de Roland Emmerich et l'échec relatif du vôtre?

C'est l'effet du yin et du yang. Les gens devaient se sentir plus à l'aise avec le côté «on fait tout péter pour de vrai» plutôt que d'en plaisanter. Mais ce côté «armement fait maison» est aussi un peu effrayant!

Si «Sleepy Hollow» avait été un échec aux Etats-Unis, vous seriez-vous considéré comme un cinéaste incompris? Une sorte de Ed Wood du XXIe siècle»?

J'ai tant aimé réaliser «Ed Wood» et «Mars Attacks!» que je me serais senti comme Ed Wood qui aurait réalisé «Mars Attacks!»… *(rires).*

Avez-vous définitivement abandonné le projet de «Superman Reborn»?

J'y ai travaillé plus d'un an et c'est fini pour moi. Les studios sont devenus de très grosses compagnies et les décisions ne dépendent plus d'une seule personne. Avant, on pouvait parler au responsable du studio, maintenant, on travaille avec des sociétés anonymes sans visage. Il est donc difficile de comprendre ce qui se passe.

Quels sont vos projets? Avez-vous l'intention de retravailler dans l'animation?

L'animation, c'est magnifique, mais cela demande énormément de temps. Quant à mes projets…? *(silence)*

Pour tous vos films, vous avez travaillé avec Danny Elfman, votre compositeur fétiche, sauf pour «Ed Wood». Pourquoi?

Nous avions besoin de faire une pause. Mais travailler avec lui est toujours un bonheur! ■